

BROGLIE (Victor-Claude, prince DE), fils de Victor-François, né en 1757. Il fut député aux états généraux, se montra d'abord favorable à la Révolution, et fut employé comme maréchal de camp à l'armée du Rhin, mais refusa son adhésion au décret de déchéance après le 10 août, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire (1794).

BROGLIE (Maurice-Jean-Madeleine DE), prêtre, né en 1766, mort en 1821. Revenu de l'émigration en 1803, il fut nommé aumônier de l'empereur, évêque d'Acqui, puis évêque de Gand. Adulateur de Napoléon pendant les premières années de l'empire, il lui fit ensuite une vive opposition, soit dans ses mandements, soit dans le concile national de 1811, et refusa même la croix de la Légion d'honneur. Emprisonné pendant quelque temps à Vincennes, puis relégué à l'île Sainte-Marguerite, il fut réintégré sur son siège en 1814, se prononça contre la liberté religieuse et contre le roi Guillaume, qui était protestant, fut cité devant la cour d'assises de Bruxelles, pour répondre des désordres auxquels sa résistance avait donné lieu, et condamné par contumace à la déportation. Réfugié à Paris, il y finit obscurément ses jours.

BROGLIE (Achille-Charles-Léonce-Victor, duc DE), homme d'Etat, fils de Victor-Claude, né à Paris en 1785, mort en janvier 1870. Sa mère était sur le point de subir le sort de son époux, lorsqu'elle parvint à s'évader et à se réfugier en Suisse. Reentrée en France après le 9 thermidor, elle épousa M. d'Argenson, qui fit élever le jeune de Broglie, non point en gentilhomme de l'ancien régime, mais dans les écoles centrales de la République, où il reçut une instruction sérieuse et solide. Racheté du service militaire, il entra sous l'Empire au conseil d'Etat et fut chargé successivement de diverses missions en Illyrie, en Espagne, à Varsovie à la suite de M. de Pradt, et au congrès de Prague auprès M. de Narbonne. Toutefois, il subissait plus qu'il n'aimait l'Empire, dont le despotisme répugnait à ses instincts de légalité et à ses tendances constitutionnelles, et il accueillit la Restauration et la charte (même octroyée) avec une sympathie marquée. Il fut appelé, dès 1814, à la Chambre des pairs, où il siégea d'abord silencieusement, n'ayant point encore l'âge légal pour prendre part aux délibérations. L'année suivante, il atteignit ses trente ans. La veille de la condamnation du maréchal Ney, il s'empressa, dans un noble but, de réclamer l'exercice de son droit; monta plusieurs fois à la tribune durant la nuit fatale pour tenter d'arracher l'illustre victime à sa destinée tragique, et fut du petit nombre de ceux qui votèrent contre la peine de mort. Depuis ce moment jusqu'à la révolution de Juillet, il combattit avec modération, mais avec fermeté les tendances rétrogrades du gouvernement de la Restauration, les mesures et les lois qui ont amené sa ruine. Il déploya dans ces luttes une éloquence grave et forte, une logique pénétrante, quelquefois une ironie froide et mordante, qui le rangèrent parmi nos orateurs parlementaires les plus éminents. Ses brillants combats en faveur de la liberté de la presse eurent surtout un grand retentissement. Lors de la révolution de Juillet, bien que membre actif de l'opposition libérale, M. de Broglie se contenta d'observer silencieusement les événements. Après l'installation de la royauté du 9 août, il reçut le portefeuille de l'intérieur, qu'il abandonna bientôt aux mains plus actives de M. Guizot, pour passer à l'instruction publique. Mais l'accord fut bientôt rompu dans le ministère, et M. de Broglie, débordé par le mouvement, dut se retirer du pouvoir pour céder la place au ministre Laffitte. Dans le cabinet du 11 octobre 1832, il reçut le portefeuille des affaires étrangères, se retira de nouveau lors du rejet de la loi d'indemnité des Etats-Unis, mais fut rappelé en 1835 et chargé de la présidence du conseil pour mettre fin à la crise occasionnée par la rivalité de MM. Thiers et Guizot. C'est pendant son administration que furent votées les lois de septembre, et la part qu'il y prit lui fut assez justement reprochée comme une apostasie, comme une contradiction flagrante avec ses idées de la Restauration sur la liberté de la presse. Mais ces palinodies, si fréquentes parmi les hommes que la révolution de Juillet porta au pouvoir, ne diminuèrent point son autorité dans le parti doctrinaire et conservateur, dont il resta un des chefs les plus considérables pendant tout le règne de Louis-Philippe. En février 1836, le cabinet dont il avait la direction fut dissous par le vote de la Chambre sur la conversion des rentes. Depuis, il a soutenu la coalition contre le ministère Molé, mais il n'a fait aucun effort pour remonter au pouvoir. La révolution de Février trouva naturellement en lui un irréconciliable ennemi. Partisan de la constitution anglaise et de la prédominance de l'élément aristocratique dans le gouvernement et dans la société, il ne put voir sans une sainte horreur de doctrinaire les masses populaires briser l'oligarchie du *pays légal* et faire irruption dans la vie politique par la brèche du suffrage universel. C'était le renversement de la doctrine et de la bascule parlementaire, la ruine de toutes les fictions constitutionnelles dont ce petit parti avait vécu et qu'il regardait comme le dernier mot de la philosophie politique, comme la plus haute expression du progrès social. Cet agrandisse-

ment de la cité, prématuré peut-être, vu l'état de l'éducation publique, mais en définitive conforme au droit, ne parut enfin à ces tories de 1815, à ces docteurs de la *charte bédée*, que le prélude d'une nouvelle invasion de barbares qui allait submerger leur civilisation. De là, le premier moment de stupeur passé, quand ils rentrèrent dans la vie publique, leur irritation sénile, leurs implacables animosités, leurs sentiments haineux à l'égard de la démocratie, et la guerre déloyale qu'ils firent aux institutions républicaines. Hommes de grand talent et d'idées étroites, malgré leur mépris de la multitude et de sa souveraineté, ils n'en sollicitèrent pas moins le suffrage universel, tout en se préparant à le faire mutiler. M. de Broglie, malgré son caractère honorable et sa roideur aristocratique, accepta ces étranges compromis et entra avec son parti dans les voies d'une politique dont les combinaisons ressemblaient le plus souvent aux manœuvres de l'intrigue. Nommé représentant de l'Eure à l'Assemblée législative, il y fut un des chefs de cette majorité qui, par son intolérance et son esprit réactionnaire, ressemblait à la *chambre introuvable* de 1815, et fit partie de la commission qui prépara la loi du 31 mai, une des plus lourdes fautes de ces vieux parlementaires qu'on nommait plaisamment les *burgheaves*, et qui facilita le coup d'Etat du 2 décembre, en permettant au président de la République de se présenter comme le restaurateur du suffrage universel. Ce fut lui qui proposa la révision de la constitution de 1848. On sait ce que cela signifiait dans la pensée des réviseurs. Le 2 décembre montra bien l'imprévoyance de ces grands politiques, qui, suivant l'expression de Montaigne, avaient troublé l'eau pour d'autres pêcheurs. Depuis cette époque, M. de Broglie a vécu dans la retraite. En 1856, il a été nommé membre de l'Académie française. Sa vie politique offre bien des fluctuations, mais ces changements de conduite ne paraissent pas avoir eu jamais pour mobiles l'intérêt personnel ou l'ambition, et ses adversaires ont généralement respecté son caractère, tout en combattant ses actes et ses théories. La Fayette disait de lui : *Je n'aime pas cet homme, mais je l'estime*.

En 1816, il avait épousé la fille de Mme de Staël, protestante zélée, comme lui-même était un catholique enthousiaste et sincère. Pendant vingt ans qu'a duré leur union, cette ferveur en sens divers s'est accrue constamment, sans que jamais l'accord admirable de ces deux âmes également rigides dans leur foi ait été troublée par le plus léger nuage. Ce simple fait ne suffit-il pas pour donner la plus haute idée de la noblesse morale de ces deux personnes, et n'est-ce pas là un des plus beaux exemples de tendresse et d'harmonie conjugales? Mme de Broglie était d'ailleurs une femme extrêmement distinguée. V. l'article suivant.

BROGLIE (Albertine-Ida-Gustavine DE STAËL, duchesse DE), épouse du précédent, fille de Mme de Staël, née à Paris vers 1797, morte en 1836. Mariée en 1816 à M. de Broglie, elle trouva dans cette union un bonheur qui ne fut jamais altéré, bien que tous deux pratiquassent avec ferveur des religions différentes, comme il a été dit à l'article précédent. Elle appartenait à la secte protestante du méthodisme et elle en avait la rigidité de principes. Mais cette austérité était chez elle tempérée par une grâce native et par la plus exquise bienveillance. C'était une des femmes les plus distinguées de notre temps, aussi bien par la supériorité de son esprit que par la beauté morale de son caractère. Son salon était le rendez-vous, non-seulement de l'élite de la haute société, mais encore de tout ce que les arts, les sciences, la littérature et la politique comptaient de plus éminent. Elle a publié les œuvres complètes de son frère, M. Auguste de Staël, avec une notice pleine d'intérêt qui contient de curieux détails sur son illustre mère. Elle-même a laissé quelques écrits de piété qui ont été recueillis après sa mort sous ce titre : *Fragments sur divers sujets de religion et de morale* (Paris, 1840).

BROGLIE (Albert, prince DE), publiciste et historien, fils des précédents, né en 1821. Nourri dans le constitutionnalisme de l'école doctrinaire et dans les idées catholiques, il prit de bonne heure une part active aux controverses de notre temps, et publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout dans le *Correspondant*, un certain nombre de morceaux qu'il a réunis ensuite sous les titres d'*Etudes morales et littéraires* et de *Questions de religion et d'histoire*. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire de l'Eglise chrétienne et de l'empire romain au IV^e siècle*, travail remarquable, écrit au point de vue catholique, et dont l'ensemble comprendra les règnes de Constantin le Grand, de Julien et de Théodose. En 1863, M. le prince de Broglie, un peu prématurément peut-être, a été reçu membre de l'Académie française en remplacement du père Lacordaire.

BROGLIO (le comte André-Maximilien), homme de guerre italien, né à Recanati en 1788, mort en 1828. Après être resté comme volontaire dans la garde du vice-roi Eugène, il se conduisit brillamment à Smolensk et à Malojarskowitz, fut laissé pour mort sur ce dernier champ de bataille et envoyé en Sibirie. Rendu à la liberté, le comte Broglio entra dans l'armée de Murat et y resta jusqu'à la

chute de ce prince, puis il voyagea en Orient, prit part, en 1827, à la guerre de l'indépendance des Grecs, et fut mortellement atteint au siège d'Anatolico, au moment où les Grecs donnaient l'assaut à cette ville.

BROGLIO (le), petite place de Venise, très-célèbre dans l'histoire de cette république. C'est la continuation de la place Saint-Marc, sur laquelle elle donne d'un côté, tandis que de l'autre elle aboutit à la mer. Le spectacle dont on jouit de cet endroit est unique au monde : on embrasse d'un seul coup d'œil Venise entière et ses plus beaux monuments, la mer semée d'îles, d'églises, de vaisseaux et de gondoles. Un côté de cette place, celui qui touche aux Procuraties Neuves, était autrefois spécialement réservé aux nobles, qui s'y promenaient seuls pour tramer toutes leurs intrigues, s'occupant d'affaires aussi bien que de plaisir. Au siècle dernier, à l'époque où de Brosses visita l'Italie, cet usage subsistait encore, et il en parle en plusieurs passages. « La façon la plus humble de saluer les nobles, dit-il, est d'aller solliciter au Broglio et de baisser la manche de celui qu'on sollicite. L'art des réverences y est un grand point; il faut les faire bas, bas; encore n'en fait-on aucun compte si la perruque ne traîne pas à terre d'un bon demi-pied. » Ailleurs, il ajoute : « C'est une chose originale et bien occupante pour les nobles que l'intrigue de leur Broglio; il y a des dessous de cartes admirables. »

Aujourd'hui, le Broglio s'appelle la Piazzetta; il n'y a plus de nobles qui se promènent sous les arcades des Procuraties; mais naguère, en face, sous celles du palais ducal, les soldats autrichiens étaient debout, jour et nuit, le fusil au bras, pour garder cette ville qui, si illustre jadis, vient à peine de cesser d'être esclave.

BROGNOLI (Antoine), littérateur et biographe italien, né à Brescia en 1723, mort en 1807. Il étudia les lettres et les sciences, surtout les mathématiques, dans lesquelles il devint profondément versé. Possesseur d'une grande fortune, il l'employa à doter sa ville natale d'un théâtre, à établir ou restaurer plusieurs Académies, et à venir en aide aux littérateurs et aux artistes. On a de lui un poème philosophique très-estimé : *Il Pregiudizio* (Brescia, 1766, in-8°); *Memorie, aneddoti spettanti all' assedio di Brescia* (Brescia, 1780); *Elogi de' Bresciani per dottrina eccellenti de secolo XVII^{mo}* (Brescia, 1783), etc.

BROGNY (Jean ALLARMET, cardinal DE), également connu sous le nom de cardinal de Viviers ou d'Ostie, prêtre savoisien, né en 1342 au village de Brogny, près d'Annecy, mort à Rome en 1426. La vie et les aventures de Jean de Brogny ne sont pas sans analogie avec celles du pape Sixte-Quint. Elles sont également un remarquable exemple des bizarreries de la fortune, et de la manière dont elle se plaît à tirer d'une condition obscure, pour les élever aux plus hautes dignités, ceux que le hasard de la naissance semblait avoir condamnés à un éternel oubli. Brogny, fils d'un pauvre paysan, nommé Jean Fraçon, était occupé à garder les cochons, près de son village, lorsqu'un jour des religieux passant par là eurent recours à lui pour se renseigner sur la route de Genève. Le jeune père leur répondit avec une intelligence qui les charma; ils lui firent d'autres questions et, au bout d'un moment, ne purent plus douter de sa précocité sagacité. Ils lui proposèrent aussitôt de l'emmenner avec eux et de lui donner de l'instruction dans leur couvent. Les religieux de tous les ordres faisaient alors de nombreuses recrues de cette façon; la plupart du temps, ceux qu'ils recueillaient ainsi étaient destinés aux ordres inférieurs et au service du couvent, et se trouvaient encore bien heureux d'échanger la pauvreté contre la vie relativement commode du monastère. Le jeune Brogny, séduit par une proposition si brillante, se hâta d'aller demander à son père une autorisation qu'il obtint facilement, et il arriva à Genève en compagnie des religieux.

Dans le commencement de son séjour, ayant besoin d'une paire de souliers, il s'adressa à un cordonnier qui demeurait rue de la Tacconerie; mais une fois qu'il les eut aux pieds, ne pouvant acquitter la somme, il devint confus et embarrassé. Le cordonnier le regarda, et lui dit en riant : « Allez, mon ami, vous me paierez quand vous serez cardinal. » Le brave homme ne croyait pas dire si juste ni si bien placer son argent. Le premier soin de Brogny, en arrivant aux honneurs, fut de récompenser son cordonnier; il le fit intendan de sa maison, et lui donna pour ses confrères une chapelle qui a longtemps porté le nom de chapelle des cordonniers.

Après quelques années d'études à Genève, Brogny eut occasion de se rendre à Avignon, où se trouvait Clément VII. Là se révélèrent au grand jour ses heureuses dispositions et son étonnante capacité, surtout pour le droit canonique, dans lequel il acquit bientôt le titre de docteur. Le pape, appréciant ses talents non moins que ses vertus, lui confia l'éducation de son neveu, Humbert de Thoire de Villars, dont les progrès furent très-rapides. Dès lors, la voie des honneurs fut ouverte devant lui, et on oublia sa basse naissance pour ne voir que ses talents, ses mérites et ses vertus. Il occupa des sièges épiscopaux dans divers pays, notamment à Viviers, à Ostie, à Arles; car, à cette époque, tous les bénéfices étaient

en la main du pape, qui pouvait nommer un prêtre italien à un évêché français. Créé cardinal en 1385, il fut chancelier de l'Eglise romaine, parut avec distinction au concile de Pise, et présida même celui de Constance, où il multiplia ses efforts pour ramener la paix dans le sein de l'Eglise. Lorsque Pierre de Luna, qui, sous le nom de Benoît XIII, avait succédé à Clément VII sur le trône pontifical d'Avignon, refusa de se démettre volontairement de son siège, et de faire cesser un schisme dont la chrétienté gémissait depuis longtemps, Brogny crut devoir se soustraire à son obédience, et passa en Italie, où Alexandre V était reconnu pape légitime. Dix cardinaux l'accompagnèrent dans ce voyage et contribuèrent avec lui à la convocation du concile de Pise. Le roi de Naples, Ladislas, s'étant emparé de Rome par surprise, Brogny prêta 27,000 écus d'or au pape Jean XIII, qui, au moyen de cette somme, reprit sa capitale, et rétablit son autorité dans la ville de Bologne. Au concile de Constance, Brogny vit souvent Jean Huss, et fit tous ses efforts pour l'engager à renoncer à son hérésie : il eût été plus juste et plus noble de respecter la liberté de conscience et le sauf-conduit donné par l'empereur; mais on était dans un temps où le droit commun n'existait pas pour les hérétiques, et Brogny ne sut pas se mettre au-dessus des erreurs et des préjugés de son siècle. Nommé, en 1422, évêque de Genève, il fit beaucoup de bien dans cette ville, et construisit la chapelle des Machabées, où son corps fut déposé en 1428. Il était mort à Rome en 1426.

Sa patrie n'avait pas été oubliée; il fonda l'hôpital d'Annecy et plusieurs autres établissements du même genre. Il bâtitait des maisons aux pauvres, mariait et dotait des jeunes garçons et des jeunes filles, et avait même établi une manufacture de vêtements pour les indigents. Passant un jour à Brogny, il voulut dîner avec tous les anciens du village; et il laissa, par son testament, des legs à toutes les femmes des environs d'Annecy qui pouvaient lui être unies par des liens de parenté; admirable exemple donné par un prêtre, à une époque où tant de laïcs s'empressaient de dépouiller leurs héritiers au profit de l'Eglise! Brogny rougissait si peu de sa naissance qu'il avait pris un cochon pour ses armes, et, sur les murs de sa chapelle des Machabées, il s'était fait représenter gardant les porcs. Cette sculpture s'y voit encore, et on conserve à la bibliothèque de Genève une gravure représentant le même sujet.

BROGUES s. f. pl. (bro-ghe). Gros souliers que les montagnards d'Ecosse attachent avec des courroies : *Ce n'était qu'un jeu pour les Highlanders, qui portaient des BROGUES à semelles minces, faites pour de tels chemins.* (Walter Scott.)

BROHAN (Augustine-Suzanne, connue au théâtre sous le nom de Suzanne), actrice française, née à Paris le 29 janvier 1807, entra, à peine âgée de douze ans, au Conservatoire, et y obtint, en 1820, le deuxième prix de déclamation, puis, en 1821, le premier. Après avoir parcouru avec succès les départements, et paru dans les rôles de soubrette à Orléans, à Tours et à Angers, Mlle Suzanne Brohan débuta au théâtre de l'Odéon le 30 mai 1823, dans le rôle de Dorine, de *Tartuffe*. Elle était devenue l'idole du parterre, charmée de sa tournure aisée et vive, de sa physionomie moqueuse et provocante, de sa diction nette et franche, lorsque le directeur de l'Odéon, dont la position financière laissait beaucoup à désirer, crut devoir appeler la musique à son aide. Mon art ne va pas jusque-là, pensa Mlle Suzanne Brohan, et, abandonnant Paris, elle alla charmer les Rouennais, juges souvent hargneux, qu'elle apprivoisa d'un sourire. Mais aux natures d'élite le succès facile ne saurait suffire, et la charmante comédienne, ambitieuse des braves parisiens, fit sa rentrée à l'Odéon le 1^{er} avril 1827. L'opéra régnait presque en maître sur cette scène, ce qui décida l'artiste à émigrer de nouveau.

Elle débuta au théâtre du Vaudeville le 23 septembre 1823, par les rôles de Denise dans *Frontin mari-garçon*, vaudeville de Scribe, et de Madeleine des Poletais, dans le vaudeville de MM. Dupeuty, de Villeneuve et Saintine. Le succès de la débutante fut très-grand, et les auteurs en vogue écrivirent aussitôt des rôles destinés à mettre en relief ses précieuses qualités. Sa création de Marion Delorme, dans *Marie Mignot*, était parfaite à tous égards. On ne pouvait allier d'une manière plus heureuse la distinction innée à la verve intarissable. La composition de ce personnage faisait le plus grand honneur à l'intelligence de Mlle Suzanne Brohan, qui, cette fois, s'élevait à la hauteur des célèbres actrices du XVIII^e siècle.

Cinq ans s'écoulèrent... Enfin, la Comédie-Française appela à elle la comédienne qui métamorphosait en diamants le strass du Vaudeville. Mlle Suzanne Brohan débuta le 15 février 1827, par les rôles de Madelon dans les *Précieuses ridicules*, et de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*. L'effet fut médiocre dans la première pièce; mais la débutante se révéla dans le *Mariage de Figaro* avec un tel éclat que le succès prit les proportions d'un triomphe. Cependant Mlle Suzanne Brohan eut à peine le loisir de se faire applaudir dans les rôles de Lisette du *Jeu de l'amour et du*